

Les origines des nations central-est-européennes dans les chroniques médiévales

FLORIAN DUMITRU
SOPORAN
LIANA LĂPĂDATU

Formation culturelle et exigences sociales avant la lettre

Le thème des origines des nations médiévales se situe à l'interférence entre l'investigation historique, le discours identitaire et la propagande patriotique médiévale.

Florian Dumitru Soporan

Chercheur au Centre d'Études transylvaines.

Liana Lăpădatu

Chercheur et traductrice au Centre d'Études transylvaines.

LA RÉFLEXION scientifique sur les origines des communautés ethniques cristallisées à la fin du premier millénaire chrétien et sur la genèse des structures institutionnelles auxquelles elles s'étaient identifiées est associée par la tradition culturelle des deux derniers siècles avec l'apparition de l'historiographie moderne, romantique et positiviste.¹ Les forces sociales activées par les expériences sociales et idéologiques libérales et par la compétition pour les ressources ont réaffirmé les paradigmes de l'esprit national qui amendaient les postulats de la philosophie des Lumières², privilégiant la formulation de nouveaux discours de légitimation, dans lesquels le thème de l'identité de la nation avait le même rôle que l'appartenance au christianisme dans la structuration du mental collectif au Moyen Âge. L'enthousiasme des auteurs romantiques, la circonspection imposée par l'érudition sceptique des positivistes et surtout l'intérêt de l'État moderne

pour la diffusion d'une éducation patriotique au sein du peuple ont assuré à ces thèmes une force d'impact comparable à des symboles tels la frontière, le sol ou la mission. Ce fait eut des conséquences ambivalentes sur l'effort de reconstitution du passé, qui est l'apanage du métier d'historien. Si l'intérêt du grand public pour les débats sur les préliminaires médiévaux des communautés ethniques et notamment pour les controverses qu'ils ont générées à partir du XIX^e siècle a assuré le support nécessaire à des investigations globales, l'histoire, de son côté, a dû faire face aux tentatives répétées d'accaparement de certains actifs du patrimoine par l'officialité. La concurrence objective qui apparaît dans le spectre large des sciences humaines rend ces sujets fréquentables aussi pour les disciplines de frontière, depuis les géographies symboliques à l'anthropologie, l'histoire littéraire, l'histoire des mentalités collectives. Le crédit illimité accordé au scientisme et l'acceptation de la captivité de certaines approches tributaires de l'opportunité, ont tendance à priver les annales, les chroniques et les gestes médiévales des significations propres à la démarche historiographique et à les placer dans la zone des créations mythiques et de la fiction. La question de la signification historique des réflexions que les gens du Moyen Âge proposent sur les origines de leurs propres communautés est traitée par les études contemporaines sous l'angle plus large de la soi-disant nation médiévale, dans la tentative de documenter l'existence de certaines manifestations de solidarité ethnique dans l'intervalle chronologique compris entre l'antiquité et la Renaissance.³

L'intérêt pour sa propre origine a été constant au cours de l'évolution de l'espèce humaine, ses manifestations au niveau individuel, familial ou collectif variant en fonction de la cristallisation de certaines structures sociales et de l'apparition du sentiment de la durée chez les communautés tribales. L'investigation des ressorts qui déterminent les expressions de ces préoccupations soumet à l'attention du chercheur des éléments de sociologie de la culture, d'histoire, de mythe, de droit, d'État, de politique et de relations patrimoniales.⁴ Au niveau individuel, l'origine commune, réelle ou supposée, de certains groupes humains était la condition *sine qua non* des solidarités gentilices et tribales, assurant un soutien aux autres membres de la communauté apparentée et l'accès au patrimoine familial. Du point de vue institutionnel, la communauté d'origine assurait le fonctionnement des structures civiles et étatiques les plus importantes, devenues essentielles pour l'existence de certains cadres de développement et de sécurité, depuis l'antiquité. Les gens de l'antiquité orientale et gréco-latine ont conçu l'origine de leur propre communauté en relation directe avec le facteur divin, les préoccupations de ce genre faisant partie des activités du culte et étant fréquentées par les auteurs littéraires.⁵ Les historiens grecs, découvrant de pareils thèmes dans les épopées et les poèmes, les ont définitivement rattachés

à la sphère de l'historiographie.⁶ L'écrit historique médiéval poursuit une direction similaire, cultivant le thème des origines familiales et ethniques, dans une relation beaucoup plus étroite avec l'agenda de la société à laquelle appartenaient les auteurs.⁷ Les produits de l'historiographie médiévale sur les origines des diverses nations européennes se sont avérés en accord avec les exigences sociales, jouant un rôle déterminant dans la formulation des discours identitaires, même si les paradigmes avec lesquels ils opéraient étaient revenus dans le champ des préoccupations littéraires et que la plupart des théories mis en circulation eussent été invalidées par l'érudition de l'écrit historique moderne.

Nonobstant la diversité des points de vue qu'ils ont générés, les chroniques et les gestes médiévaux qui se proposent de sonder les commencements réels ou mythiques des réalités ethniques sont issues de circonstances sociopolitiques similaires et parviennent à développer une typologie commune – d'où l'affirmation de certains spécialistes qu'il s'agit d'une propagande patriotique au sujet du Moyen Âge.⁸ Ces circonstances sociales sont données par la genèse même des nations européennes et par la structuration des cadres de la nouvelle société sur les paradigmes d'une tradition objective. L'intérêt officiel pour l'élaboration de thèses capables de justifier la prépondérance politique d'un certain souverain ou élément tribal – fait valable pour les siècles où l'universalisme romain est substitué par les monarchies qui ont tendance à devenir nationales⁹ –, est doublé d'attentes sociales similaires. Si du point de vue de sa civilisation, l'Europe médiévale est un produit de synthèse, l'osmose est décelable aussi au niveau micro-social, où les valeurs chrétiennes ont partiellement fusionné avec les solidarités familiales, extrêmement puissantes chez tous les peuples indo-européens. À cette époque, l'individu se définit d'abord par ses appartenances, dont celle familiale est prioritaire. « Tel père, tel fils », voilà le dicton favori des auteurs du temps¹⁰ et la clé de voûte du système complexe de la loyauté à la fois sur l'horizontale et la verticale qui structure le monde médiéval. Même si l'immobilisme social qu'il suggère a représenté plutôt un idéal qu'une réalité, sa persistance exprime tout de même les significations définitoires des données comme l'origine familiale, linguistique et ethnique pour la condition sociale et le quotidien de l'homme médiéval. Le noble est reconnu comme tel non seulement pour ses mérites et pour le privilège reçu de la part du seigneur, non seulement pour le fait qu'il dispose d'une troupe armée qui lui permet d'assurer la sécurité des sujets, mais surtout pour sa qualité de fils d'un noble qui peut invoquer la force de la tradition. La descendance devient plus importante encore lorsqu'il s'agit de la transmission du pouvoir royal, le monarque fait généralement appel à une légitimité multiple de ses droits, la grâce divine et la consécration par l'Église étant précédées d'une lignée de souverains à l'origine illustre, exprimée concrètement par des attributs d'exception.¹¹ La question de la légitimité était d'au-

tant plus importante en Europe central-orientale, dans les conditions où l'affirmation des jeunes États chrétiens était suivie de troubles politiques de structure, accompagnées de contestations de l'ordre public et de fréquentes divisions territoriales. Dans ces circonstances, le discours historiographique sur les origines des nations européennes cache aussi un message politique, décelable par l'analyse de l'horizon culturel des auteurs d'histoire, de leurs rapports avec le pouvoir dans l'acception large du concept et du contexte de diffusion de la rhétorique identitaire fondée sur l'idée de filiation.

Les auteurs médiévaux d'histoires appartiennent aux milieux ecclésiastiques instruits, formés dans l'ambiance de la culture classique latine et ultérieurement aux universités occidentales. Ils cumulent parfois des fonctions laïques, ce qui peut générer des affinités et des dépendances par rapport à la royauté ou aux représentants de l'aristocratie.¹² Si la fonction qu'ils remplissent dans le cadre de la hiérarchie sociale est susceptible d'influencer leurs conclusions, leur formation culturelle est en revanche responsable de l'élaboration d'une certaine typologie commune de l'investigation des origines de telle ou telle nation. Le paradigme incontestable de ces auteurs est la Bible, avec son dialogue permanent entre Dieu et le peuple élu. L'historiographie médiévale est en quelque sorte ambivalente de ce point de vue, les auteurs analysent le passé sous l'impulsion des exigences de leurs patrons et de la société, et le font sous le signe du providentialisme, concevant une véritable « Gesta Dei », dans laquelle les peuples et les souverains sont les instruments de la volonté divine. Ce fonds commun a donné le caractère similaire à tous les produits de l'historiographie européenne médiévale. Chaque auteur confère une origine biblique à son propre peuple, ce qui lui assure des droits particuliers dans le monde chrétien, alors que les actions entreprises par ses dirigeants sont le résultat de la volonté divine.¹³ Chacune de ces gestes envisage de reconstituer la relation entre Dieu et les sept tribus d'Israël, même si les protagonistes des faits évoqués sont encore païens. Une pareille approche est justifiée dans le cas des écrits rédigés en Europe central-orientale par le fait que l'appartenance à l'Église chrétienne était plus récente, alors que l'absence d'un passé glorieux et l'inexistence de témoignages antiques relatifs aux aïeux devaient être compensées par la connexion des Hongrois, des Polonais ou des Tchèques au destin des héros bibliques. Des tendances similaires s'étaient manifestées en Occident, où la question de la légitimité avait d'autres coordonnées, la prépondérance politique de l'élite germanophobe devant être justifiée en relation avec la population romanisée. L'éventuelle contestation pouvait être éludée par l'élaboration de thèses relatives à l'origine des nouveau-venus, capables de les rendre égaux des autochtones, par rapport à qui ils avaient déjà démontré leur supériorité militaire. C'est dans ces circonstances que le mythe de l'origine troyenne acquit une grande notoriété et popularité en Occident. Si en ce qui concerne la préférence pour

le cadre d'origine il y a des différences, les historiens ont recours aux mêmes formules pour la finalité du discours identitaire, qui est l'édification de la nouvelle patrie, cette Terre promise à laquelle aspire chacune des nations européennes. Si chez Isidore de Séville les repères territoriaux sont Rome, « *Aurea caput gentium* »¹⁴ et l'Espagne, la nouvelle patrie des Visigoths, chez les auteurs hongrois les éléments du même cadre sont donnés par la *Skytia* et la *Pannonia*, la patrie de droit de leur peuple.¹⁵ Les protagonistes des événements qui font la substance de l'acte fondateur sont doués de qualités exceptionnelles, qu'il s'agisse de rois ou de nobles, et la conduite qu'on leur attribue suggère des comparaisons avec les héros bibliques.

La même source d'inspiration est à la base de la manière de structuration de la narration, certains motifs revenant constamment dans le processus de fondation de la patrie, conçue comme le résultat de la relation entre le chef fondateur et son peuple, en tant qu'instruments de la volonté divine, ou bien le motif du chiffre sept, élément destiné à suggérer la sacralité de l'acte de fondation.

Outre les lectures vétértestamentaires, la prédilection pour l'investigation du passé ou, au besoin, son invention, s'explique aussi par les précédents fournis par les auteurs patristiques, tels que St. Jérôme, le traducteur des Évangiles en latin, Clément d'Alexandrie ou Eusèbe de Césarée, très présents dans les bibliothèques monastiques et dans celles privées.¹⁶ L'intérêt de ces auteurs pour les commencements de l'Église chrétienne et pour le rôle des personnalités fondatrices a été paradigmatique pour les auteurs des chroniques et des gestes médiévales. Si le sujet des origines de divers peuples a été privilégié, c'est aussi en raison de la formation des intellectuels médiévaux, avides non seulement de lectures théologiques mais aussi des œuvres de l'antiquité classique, qui avaient survécu aux vicissitudes des migrations et étaient assidûment étudiées dans les universités, principalement pour leur valeur littéraire.¹⁷ L'un des auteurs le plus prisés était Tite-Live avec son *Ab urbe condita*, que les étudiants de Paris, Oxford ou Bologne appréciaient pour la clarté de son latin. C'est chez lui que les intellectuels des XI^e-XII^e siècles ont emprunté le goût pour les origines des communautés ethniques et civiles d'Europe, le caractère engagé du plaidoyer de l'historien au service de sa patrie, ainsi que le crédit naïf accordé aux légendes véhiculées par les auteurs littéraires ou les croyances populaires.¹⁸

Si la fréquentation du thème des origines des ethnies et des institutions est justifiée au Moyen Âge par les exigences intellectuelles du temps, il a été diffusé et a réussi à survivre grâce au fait qu'il servait des objectifs sociopolitiques concrets. Leur apparition est déterminée par des contextes conflictuels internes ou externes, par des turbulences politiques et confessionnelles. De ce point de vue, l'exégèse historiographique a remarqué la relative absence d'intérêt pour l'époque de Charlemagne, féconde sur le plan culturel par de nombreuses réali-

sations, mais relativement stable sous l'aspect de la dynamique politique en Occident. Les intellectuels de l'entourage des familles princières ou des centres monastiques ont exprimé l'intérêt surtout pour les réalisations du présent et la glorification des contemporains, que des auteurs comme Éginhard ont placés dans la succession des héros romains de Suétone.¹⁹ Les antécédents des peuples médiévaux et de leurs institutions reviennent à l'attention de la société instruite du temps après la disparition de la relative stabilité du monde carolingien, dans la succession de l'an 1000, lorsque le monde chrétien doit faire face à l'impétuosité anarchique de la noblesse et à la réaction de l'Église de restaurer l'ordre divin par des synodes provinciaux et surtout par la diffusion des écrits destinés à justifier sa position.²⁰ La réforme grégorienne, la querelle des investitures et l'ensemble des disputes ayant opposé l'Empire et le Saint-Siège se sont exprimés non seulement sur le champ de bataille, mais aussi par l'apparition d'une série d'écrits polémiques qui cherchaient à argumenter les thèses des parties impliquées, processus supposant un effort implicite de documentation sur les commencements des peuples, des États et de l'Église, afin de conférer aux réflexions de l'auteur l'autorité que seule la tradition peut assurer.²¹ C'est l'époque de gloire des chroniqueurs de l'École de Chartres²² ou d'Otton de Freising, tellement sensibles à la diversité des aspects ethniques et de civilisation de la périphérie de la *christianitas*, qu'ils avaient directement connues au temps des premières croisades.²³

LES MÊMES nécessités politiques et précédents culturels ont déterminé l'élaboration des théories sur les origines des nations en Europe central-orientale, dans une étape ultérieure, commencée aux XII^e-XIII^e siècles et continuée avec enthousiasme par les humanistes qui apportent dans le champ de l'investigation historique l'instrumentaire de l'érudition de la Renaissance. La nécessité des États de la région de clamer leur légitimité et les prétentions à l'égalité avec les monarchies occidentales s'expliquent justement par leur situation après l'intégration de la région dans les cadres confessionnels de la *christianitas*, lorsque leur position était sapée par les prétentions manifestes de l'impérialisme germanique. À l'intérieur, les souverains sont contestés en vertu de l'inexistence d'une tradition de transmission du pouvoir, par les membres mêmes de leur propre dynastie, soutenus par l'aristocratie. Pour les trois premiers siècles de la Hongrie chrétienne, le combat entre la couronne et l'épée revient presque toutes les deux générations²⁴ ; si en Bohême les disputes de la famille ducale retarde la proclamation du royaume de plus d'un siècle, en Pologne les différends entre les Piast ont mis fin à l'unité fondée par le duc Mieszko I^{er} et le roi Bolesław Chrobry. Le résultat fut un cadre politique volatil, avec un certain pluralisme des opinions, la descendance illustre étant invoquée comme argument aussi bien par les partisans de l'unité d'État autour du souverain

que par les défenseurs des positions de la noblesse, présentée comme co-fondatrice de la patrie.

Reprise comme élément de l'héritage culturel de l'antiquité et amplifié par la formation chrétienne de la culture médiévale, le thème des origines des nations médiévales se situe à l'interférence entre l'investigation historique, le discours identitaire et la propagande patriotique médiévale, et cela au niveau de toute l'Europe, depuis la Sicile au Danemark et de la Péninsule ibérique à la Russie. Ce qui fait la spécificité des préoccupations des auteurs central-est européens, c'est la cohésion entre les œuvres d'histoire, l'existence sociale et les théories politiques qu'ils cherchent à promouvoir. Les accents politiques et spirituels ont varié d'un auteur à l'autre, en fonction du moment historique et du royaume dont il plaide la cause. Si en Hongrie médiévale les chroniqueurs expriment les points de vue de la noblesse traditionnelle, en Bohême la conscience identitaire est globale, le monarque étant placé au centre du discours – attitude qui se rapproche plutôt de celle des auteurs occidentaux –, alors que l'attitude des chroniques polonaises est en quelque sorte intermédiaire. Les études sur le Moyen Âge ont documenté pendant les dernières décennies des préoccupations similaires chez les nations rattachées au soi-disant *Commonwealth* byzantin.²⁵ Même si la précarité des sources documentaires peut augmenter le risque des contestations et des suspicions et laisser place à des ré-interprétations et des lectures alternatives, l'analyse de la correspondance diplomatique et des chroniques bulgares, serbes, roumaines et russes révèle le souci de justifier l'ascension politique des nouveaux facteurs de pouvoir par le même phénomène de *translatio Imperii*, qui est contesté dans le cas de l'évolution de l'État territorial occidental.²⁶

L'analyse de l'intérêt de la société médiévale pour les origines individuelles et communautaires, la série de significations que peut entraîner l'appartenance à une communauté ethnique, les horizons culturels esquissés et la multitude de loyautés des auteurs qui leur ont donné expression supposent des bénéfices qui annulent le risque de limitation à l'évocation d'une histoire des conflits et des stéréotypes. La manière des nations médiévales de se rapporter au passé témoigne une fois de plus de la validité de la vision historique de Tacite – pour qui l'histoire est susceptible de nous apprendre à vivre –, illustrant la pérennité des interrogations et des penchants à la fois pour l'intérêt naïf de l'homme médiéval et pour l'analyse de la conscience soumise aux provocations de la globalisation. L'étude du discours sur les origines des nations peut conduire à une meilleure compréhension du Moyen Âge, mettant fin à une perception erronée de cette période et le valorisant comme un temps des synthèses ethniques, linguistiques et axiologiques.



Notes

1. Krzysztof Pomian, *L'Europe et ses nations*, Paris, 1990, p. 23-27.
2. Pour la conception de civilisation à l'époque des Lumières voir Paul Hazard, *Criza conștiinței europene: 1680-1715*, trad., Bucarest, 2007, p. 23-31.
3. Florian Dumitru Soporan, *Națiunea medievală în Europa Centrală și de Est, secolele XIII-XVI*, Cluj-Napoca, 2008, p. 13-18.
4. Marc Bloch, *Societatea feudală*, trad., vol. I, Cluj-Napoca, 1996.
5. Mircea Eliade, *Istoria credințelor și ideilor religioase*, trad., vol. I, 2^e édition, Bucarest, 1991. Pour les interférences entre l'histoire, la religion et le mythe voir aussi Sabatino Moscati, *Vechi imperii ale Orientului*, trad., Bucarest, 1975.
6. André Bonnard, *Civilizația greacă*, trad., vol. II, Bucarest, 1967, p. 31 sq. Pour des considérations sur la signification politique de la descendance dans la polis grecque voir Adelina Piatkovski, *O istorie a Greciei antice*, Bucarest, 1988, p. 25.
7. Bernard Guenée, *Politique et histoire au Moyen Âge. Recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale (1956-1981)*, Paris, 1981, p. 105 sq., apud Ioan-Aurel Pop, *Geneza medievală a națiunilor moderne (secolele XIII-XVI)*, Bucarest, 1998, p. 51.
8. Ernst H. Kantorowicz, « Patriotic Propaganda », in *Nationalism in the Middle Ages*, dir. C. Leon Tipton, New York etc., 1972.
9. Walter Goffart, *Barbarians and Romans, A.D. 418-584. The Techniques of Accommodation*, Princeton, 1980, p. 104-131.
10. Jacques Le Goff, *Pentru un alt Ev Mediu. Valori umaniste în cultura și civilizația Evului Mediu*, trad., vol. I, Bucarest, 1986, p. 25.
11. Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 336.
12. James Henderson Burns, dir., *Histoire de la pensée politique médiévale, 350-1453*, Paris, 1993, p. 183.
13. Anthony D. Smith, *Chosen Peoples : Sacred Sources of the National Identity*, Oxford, 2003, *passim*.
14. Stelian Brezeanu, *Identități și solidarități medievale. Controverse istorice*, Bucarest, 2002, p. 163.
15. Pál Engel, *Regatul Sfântului Ștefan. Istoria Ungariei medievale (895-1526)*, trad., Cluj-Napoca, 2007, p. 89.
16. Pour l'importance des échanges culturels entre Byzance et les centres monastiques occidentaux voir Louis Bree, *Istoria vieții bizantine*, trad., Bucarest, 1994.
17. Jacques Le Goff, *Civilizația Occidentului medieval*, trad., Bucarest, 1970, p. 91.
18. Jacques Le Goff, *Intellectualii în Evul Mediu*, trad., Bucarest, 1994, p. 74 sq. Tout aussi appréciés étaient les écrits d'Amianus Marcellinus, combattu comme admirateur de l'empereur Julien l'Apostat et la poésie chrétienne des II^e-III^e siècles.
19. Guenée, *Histoire et culture historique, op. cit.*, p. 341.
20. Georges Duby, *Anul 1000*, trad., Bucarest, 1996, p. 51 sq.
21. Henderson Burns, *Histoire de la pensée politique médiévale, op. cit.*, p. 253 sq.

22. H. E. Barnes, *The History of Historical Writing*, Londres, 1936, p. 126-132.
23. Pour les opinions du prélat germanique sur les habitants de la Hongrie voir Pop, *Geneza medievală a națiunilor moderne*, *op. cit.*, p. 79.
24. András Gergely, *Istoria Ungariei*, trad., Odorheiul Secuiesc, 1993, p. 25.
25. Dimitri Obolensky, *Un commonwealth medieval: Bizanțul*, trad., Bucarest, 2002, *passim*.
26. Pour une analyse documentée du phénomène voir Stelian Brezeanu, *Imperiu universal și monarhie națională în Europa creștină : studii de gândire politică medievală*, Bucarest, 2005, *passim*.

Abstract

The Origins of Central and Eastern European Nations in the Medieval Chronicles.
Cultural Formation and Social Expectations *avant la lettre*

The medieval historiography on the origins of the various nations of Europe remained in agreement with the expectations of society, playing an essential role in the formation of identity-related discourses, even if their working paradigms pertained to the literary field and despite the fact that most of the theories propounded at the time were later invalidated by modern historiography. Seen as part of the cultural heritage of Antiquity and enhanced by the Christian coordinates of medieval culture, the issue of the origins of the medieval nations emerged at the point of contact between historical investigations, identity-related discourse, and medieval patriotic propaganda. The investigation of the discourse pertaining to the origin of nations could help us better understand the Middle Ages and eliminate the fallacies associated with that period, allowing us to perceive it as a time of ethnic, linguistic, and axiological syntheses.

Keywords

medieval nation, medieval *gestae*, ethnic solidarity, *christianitas*